

PONTIFICIA STUDIORUM UNIVERSITAS
A SANCTO THOMA AQUINATE IN URBE.

THOMAS RÖMIER

« L'invention de Dieu » =
Les Origines et l'Évolution du dieu d'Israël

[“The Invention of God” =
The Origins and Evolution of the God of Israel]

Estreito

ANGELICUM

VOLUMEN 92

ANNUM 2015. FASCICULUS 41

«L'invention de Dieu»
Les origines et l'évolution du dieu d'Israël*
["The Invention of God"]
The Origins and Evolution of the God of Israel]

THOMAS RÖMER
COLLÈGE DE FRANCE
UMR 7192
Universités de Lausanne et de Pretoria.

Abstract

This article evaluates the development of the understanding of God in the history or religion. Using the tools of archeology, linguistic analysis, and history, the article attempts to examine some of the ways different communities of Ancient Israel have developed the notion of God according to their own cultural and historical background. Biblical analysis must use all the tools of history and philology at its disposal in order to properly describe the way various cultures and eras have discovered or re-discovered God.

Peut-on inventer Dieu? Beaucoup de spécialistes en sciences des religions répondraient par l'affirmative, alors que de nombreux théologiens auraient du mal à parler d'une invention de dieu. Cependant le théologien Martin Luther avait posé dans son grand catéchisme la question «qu'est-ce qu'un dieu»? Il avait aussitôt donné la réponse: «Worauf du nun (sage ich) dein Herz hängst und verlässest, das ist eigentlich dein Gott¹.» («A quoi ton cœur s'attache et fais confiance, voici ton dieu»). On peut lire cette définition dans le sens que Luther admettait que l'être humain puisse s'inventer des dieux, des dieux que Luther qualifiera dans la suite comme étant des «idoles» ou des faux dieux.

* Cet article explique les raisons pour lesquelles j'ai rédigé mon livre *L'invention de Dieu* (Les livres du nouveau monde), Paris: Seuil, 2014. Il en résume également les résultats les plus importants.

¹ Martin LUTHER, *Der große Katechismus (Deutsch Catechismus)*, 1529. URL: <http://www.payer.de/fremd/luther.htm>

On peut donc facilement s'inventer un ou des dieux. En ce qui concerne le titre de cette conférence qui cherchera à retracer l'origine et la carrière du dieu biblique qui dans la suite deviendra le «dieu unique», il ne s'agit nullement de prétendre que quelques bédouins se seraient réunis autour d'un feu de camp ou quelques scribes judéens dans leur bureau au temple de Jérusalem pour inventer leur divinité tutélaire. Il faut plutôt comprendre le terme d'invention dans le sens d'une découverte: on découvre un dieu, lequel se transforme, se réinvente au fur et à mesure des changements intervenant dans le groupe ou le peuple qu'il accompagne. La tâche de l'historien des religions est alors de reconstruire cette invention collective du dieu d'Israël et de Juda qui se trouve à l'origine du judaïsme, du christianisme et aussi de l'islam.

Il s'agit donc d'une enquête où, comme l'avait dit le père Lagrange, «la philologie, la critique littéraire, l'histoire, et combien de manières l'histoire, supposent nécessairement une certaine contingence»². Rappelons également sa position dans la 2^e édition de *La méthode historique*, où il affirme:

Aucun exégète catholique ne peut avoir la prétention de se soustraire au jugement de l'Eglise; mais aucune autorité ne peut soustraire nos productions, pour leur partie scientifique, au jugement des hommes compétents³.

Quand j'ai commencé mes études en Allemagne au milieu des années 1970, les sciences bibliques étaient passablement secouées par la mise en question des modèles explicatifs et des datations traditionnelles des textes de la Bible hébraïque, notamment de ceux formant la Torah, le Pentateuque. J'ai eu la chance d'avoir à Heidelberg comme professeur Rolf Rendtorff qui nous a quittés en 2014, un des artisans de la nouvelle critique biblique⁴. Il nous apprenait que les textes du Pentateuque tel que nous le connaissons datent d'époques bien plus récentes, à savoir au plus tôt des VII^e au IV^e siècle avant l'ère chrétienne. Le Pentateuque s'est seulement

² J.-M. LAGRANGE, «L'esprit traditionnel et l'esprit critique. A propos des origines de la Vulgate», dans *Bulletin de littérature ecclésiastique* 1, 1899, pp. 37-50, p. 37.

³ J.-M. LAGRANGE, *La méthode historique*, 2e édition, Paris: V. Lecoffre, 1904, p. XVIII.

⁴ R. RENDTORFF, *Das überlieferungsgeschichtliche Problem des Pentateuch* (BZAW 147), Berlin - New York: de Gruyter, 1976.

construit après la chute de Jérusalem, la destruction du temple en 587 avant l'ère chrétienne et la déportation d'une partie de l'intelligentsia judéenne à Babylone. C'est probablement vers 400 avant notre ère que les différents milieux intellectuels judéens mais aussi samaritains se sont mis d'accord pour publier la Torah qui devient alors le document fondateur du judaïsme naissant. Cette hypothèse est aujourd'hui largement acceptée, au moins chez les chercheurs européens (curieusement il existe toujours un fossé important entre les sciences bibliques nord-américaines et européennes)⁵. Cette nouvelle datation des textes bibliques avait pour conséquence un grand scepticisme quant à la possibilité de reconstruire les origines d'Israël et de Yhwh, des textes récents ne permettant pas de remonter à la fin du deuxième ou au début du premier millénaire avant l'ère chrétienne.

Ainsi l'enquête sur les origines de Yhwh brise un certain tabou pour beaucoup de mes collègues qui font preuve d'un scepticisme tout à fait sain à l'égard de la valeur historique des textes bibliques appréhendés comme des constructions théologiques tardives. Contre le refus de reconstruire les origines, on peut cependant rappeler que les textes bibliques, même récents, ne sont pas de pures inventions d'intellectuels. La littérature biblique est une littérature de tradition ; ceux qui l'ont mise par écrit l'ont reçue et ils ont ensuite eu tout loisir de la transformer et de l'interpréter, de la récrire à nouveau en modifiant les versions plus anciennes, parfois d'une manière drastique, mais fondée, dans la plupart des cas, sur des noyaux archaïques qui ont pu être rédigés très tardivement, tout en conservant les «traces de mémoire» de traditions et d'événements antérieurs. Cette «longue durée» de la mémoire est bien attestée en dehors de la Bible. Ainsi le prêtre égyptien Manéthon, écrivant en grec au III^e siècle avant l'ère chrétienne, nous renseigne sur le règne des Hyksos et la révolution théologique d'Akhénaton, événements qui se sont déroulés plus d'un millénaire avant son époque⁶.

⁵ C. NIHAN - T. RÖMER, «Le débat actuel sur la formation du Pentateuque», dans T. RÖMER - J.-D. MACCHI - C. NIHAN (éds), *Introduction à l'Ancien Testament* (Le Monde de la Bible 49), Genève: Labor et Fides, 2009 (2^e éd.), pp. 158-184.

⁶ Y. VOLOKHINE, «L'Égypte et la Bible: histoire et mémoire. A propos de la question de l'Exode et de quelques autres thèmes», dans *BSEG* 24, 2000-2001, pp. 83-106.

S'il est bien évidemment exclu de considérer les récits bibliques comme des sources «de première main», ils n'en recèlent pas moins des données qu'il est en partie possible à l'historien d'exploiter à condition d'en entreprendre une lecture critique qui permette de les extraire de leur langage mythique et idéologique. Ainsi, il me semble légitime de renouer avec une tradition bien répandue au début du XX^e siècle où l'on s'était beaucoup intéressé aux origines du dieu d'Israël. Aujourd'hui, cependant, nous avons de meilleures cartes pour reprendre l'enquête grâce aux nombreuses découvertes archéologiques qui ont largement enrichi notre documentation épigraphique et iconographique. Cette enquête renoue donc avec des investigations du type «L'évolution religieuse d'Israël» d'Edouard Dhorme⁷, qui fut un confrère du père Lagrange avant d'être appelé au Collège de France, ouvrage dont le père Lagrange voulait faire paraître une recension, ce qui lui fut pourtant interdit⁸.

Je vous propose de retracer la carrière du dieu biblique en essayant de reconstruire sa «biographie» à partir des points suivants: 1) son nom et ses origines ; 2) les débuts de sa carrière comme dieu dynastique ; 3) ses différents cultes en Israël et en Juda ; 4) sa transformation en dieu UN ; 5) du dieu UN au dieu UNIQUE.

1) Le nom et les origines de Yhwh

Le judaïsme ne prononce pas le nom de son dieu et lui a substitué lors de la lecture des textes bibliques «*Adonai*» (le Seigneur) ou Ha-Shem (le nom). La première substitution est déjà attestée dans la traduction grecque du Pentateuque qui remplace le nom du dieu d'Israël par «*kurios*», «Seigneur». D'où vient ce tabou? Notons, en premier lieu, que ce dieu a d'abord porté un nom propre dont nous connaissons avec certitude les quatre consonnes y-h-w-h. Or si l'on donne un nom à quelqu'un c'est pour le distinguer d'au-

⁷ E. DHORME, *L'évolution religieuse d'Israël* (Institut de philologie et d'histoires orientales et slaves de l'Université de Bruxelles. Série de l'Orient ancien), Bruxelles: Nouvelle société d'éditions, 1937.

⁸ B. MONTAGNES, *Marie-Joseph Lagrange: une biographie critique* (Histoire Biographie), Paris: Ed. du Cerf, 2004, pp. 498s.

tres personnes et, dans le cas du dieu biblique, pour le distinguer d'autres dieux. Nous ne savons pas avec certitude quelle a été la prononciation exacte du tétragramme. Très souvent on utilise la vocalisation Yahvé qui peut s'appuyer sur des translittérations de certains Pères de l'Eglise et qui est aussi présumée dans le seul texte biblique qui réfléchit sur l'origine et la signification du nom divin. Il s'agit du récit de la vocation de Moïse en Ex 3: Moïse rencontre, alors qu'il se trouve dans le pays de Madian, un dieu mystérieux qui l'appelle à son service pour faire sortir les Hébreux d'Egypte. Alors Moïse demande le nom de ce dieu qui lui répond d'une manière énigmatique «Je serai qui je serai/je suis qui je suis (*'ehyeh ašer 'ehyeh*).» On peut d'abord avec Martin Buber et d'autres comprendre cette réponse comme un refus de révéler son nom: «“Je suis qui je suis”, cela ne te regarde pas»⁹; mais, en même temps le *'ehyèh*, fait penser, en effet, à la prononciation de Yahvé. Le texte biblique semble aussi vouloir expliquer ce nom à l'aide de la racine «être», bien qu'il ne s'agisse guère là de l'étymologie originelle du nom. Il est également possible que Yahvé soit la variante d'une autre prononciation «Yahô» ou «Yahou», attestée encore dans des noms propres comme Yirmiyahou (Jérémie) ou Yeshayahou (Esaïe). Lorsque ce dieu Yahvé ou Yahou devint, à la fin de sa carrière, le dieu unique, on trouvait inapproprié que le dieu unique portât un nom propre. C'est sans doute à partir de cette réflexion et peut-être aussi du fait que, dans certains milieux, on utilisait ce nom à des fins magiques que le judaïsme a inventé le tabou concernant la prononciation de ce nom.

Ce dieu Yahvé ou Yahou, d'où vient-il? Il existe plusieurs indices qui pointent vers une origine sudiste de Yahvé. D'abord, il existe quelques textes bibliques, dont certains peut-être assez anciens, qui décrivent une théophanie, une apparition de Yhwh en exposant comment il sort de sa demeure.

Ainsi dans le chapitre 5 du livre des Juges, un chant de victoire d'une coalition de quelques tribus israélites contre un ennemi cananéen, dont la version primitive est souvent considérée comme un des textes les plus an-

⁹ M. BUBER *Moïse* (trad. de l'allemand par A. Kohn), Paris: Presses universitaires de France, 1957, pp. 56f.

ciens de toute la Bible hébraïque, on peut lire: «(4) Yhwh, quand tu sortis de Séïr, quand tu t'avanças depuis le pays d'Édom, la terre trembla, de même le ciel ruissela, les nuages ruisselèrent d'eau ; (5) les montagnes s'enfuirent devant Yhwh – ce Sinäï, devant Yhwh, le dieu d'Israël.» Une affirmation similaire se trouve dans un texte poétique intégré dans le livre du Deutéronome: «Yhwh est venu du Sinäï, pour eux il a brillé de Séïr, il a resplendi depuis le mont de Parân ; il est arrivé à Méribat de Qadesh» (Dt 33, 2). Ces deux textes coïncident dans l'idée que l'origine de Yhwh se trouve en Séïr, à Edom, un territoire à proximité duquel l'histoire de Moïse semble situer le pays de Madian où Moïse s'enfuit pour échapper au Pharaon. Et c'est justement dans le pays de Madian que Yhwh se révèle pour la première fois à Moïse. Dans ces textes le Sinäï auquel Yhwh est identifié ne correspond pas au Sinäï actuel dont la localisation remonte à une tradition ancienne, mais une tradition chrétienne du IV^e siècle de notre ère.

Dans ces textes qui parlent d'un Yhwh venant du Sud, le Sinäï semble se situer au Sud d'Edom, au sud du Néguev, entre l'Égypte et la Palestine. Cette localisation est aussi confirmée par une sorte de «motif aveugle» apparaissant dans le livre de l'Exode. Alors que toute l'histoire de l'exode tourne autour du projet de Yhwh de faire sortir son peuple des corvées d'Égypte, Moïse, à plusieurs reprises, demande au Pharaon de donner aux Hébreux un congé pour sacrifier à leur dieu se trouvant sur une montagne à trois jours de marche de l'Égypte, pour revenir ensuite. Les commentateurs, embarrassés, ont expliqué cette demande comme un simple stratagème de Moïse. Mais il est plus plausible que ces textes conservent la mémoire de l'origine de Yhwh quelque part à la frontière entre l'Égypte et le Levant, dans une région que certains textes bibliques appellent «Madian», territoire dans lequel Moïse «découvre» le dieu qui devient ensuite le dieu d'Israël.

La thèse des origines sudistes de Yhwh peut s'appuyer également sur certains textes égyptiens des derniers siècles du deuxième millénaire, mentionnant des nomades shasou dont certains sont caractérisés de «s-'-r-r», ce qui pourrait être une transcription de «Séïr» et par le toponyme «yahwa» qui pourrait être la première attestation du nom de Yhwh et signifier alors une montagne divinisée quelque part dans la région minière à proximité d'Eilat.

Mentionnons aussi les découvertes de Kuntillet Ajrud, probablement un caravansérail sur l'ancienne route reliant Gaza à Eilat¹⁰. On y a trouvé des inscriptions du début du VIII^e siècle avant notre ère, mentionnant un «Yhwh de Samarie» et un «Yhwh de Téman». Ces inscriptions attestent que Yhwh fut vénéré, à l'instar de certains de ses collègues du Levant, sous des manifestations différentes, liées à des sanctuaires différents. Le «Yhwh de Téman» est particulièrement intéressant: il s'agit apparemment d'un Yhwh du Sud qui se trouve non pas en territoire judéen, mais peut-être édomite. Ainsi Yhwh fut sans doute encore au VIII^e siècle vénéré en dehors d'Israël et de Juda.

Cette origine sudiste qui me semble assez bien défendable est contestée assez fortement par les biblistes de Berlin qui s'appuient notamment sur un travail de H. Pfeiffer¹¹. Selon lui, les textes bibliques qui parlent d'une origine sudiste de Yhwh auraient été rédigés après la destruction de Jérusalem par les Babyloniens dans le but de pallier la perte du sanctuaire de Yhwh à Jérusalem en le transférant en dehors du pays de Juda, dans le désert, en territoire «ennemi». Pour les collègues de Berlin, Yhwh aurait été depuis toujours une divinité cananéenne ou judéenne autochtone. Or, l'idée que ces textes poétiques, et grammaticalement difficiles, seraient une invention théologique délibérée des rédacteurs de l'époque babylonienne ou perse paraît d'abord anachronique. Et la thèse que Yhwh aurait été une divinité autochtone se heurte aussi à l'onomastique, aux noms des lieux en Israël et en Juda. Ces toponymes ne sont pas construits à l'aide du nom de Yhwh, mais témoignent de divinités telles que El (*Beth-El*: un des sanctuaires majeurs d'Israël), Baal (*Baal-Peraçim*, 2 S 5,20: l'endroit où David bat les Philistins), Dagôn (*Beth-Dagôn*, Jos 15,41: une localité située dans le territoire de Juda), etc.

¹⁰ Z. MESHEL - L. FREUD, *Kuntillet 'Ajrud (Horvat Teman): An Iron Age II Religious Site on the Judah-Sinai Border*, Jerusalem: Israel Exploration Society, 2012.

¹¹ H. PFEIFFER, *Jahwes Kommen von Süden: Jdc 5, Hab 3, Dtn 33 und Ps 68 in ihrem literatur- und theologiegeschichtlichen Umfeld* (FRLANT 211), Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 2005.

Que Yhwh n'ait pas été le dieu d'Israël depuis toujours est d'ailleurs attesté par le nom «Israël» qui comporte l'élément théophore «El», et non pas «Yhwh». Apparemment, ce nom, attesté en dehors de la Bible pour la première fois dans la stèle de victoire du pharaon Mérenptah (vers 1220 avant l'ère chrétienne), est plus ancien que la vénération de Yhwh par le groupe qu'il désigne. La Bible elle-même garde la mémoire que la relation entre Israël et Yhwh n'a pas existé depuis toujours mais qu'elle est le fruit d'une rencontre. Dans le récit de l'Exode, cette rencontre est liée à la figure de Moïse dont l'historicité ne peut être affirmée et qui est plutôt le reflet d'une réalité historique bien attestée, à savoir la présence de hauts fonctionnaires d'origine sémite à la cour égyptienne. Les deux versions de la vocation de Moïse aux ch. 3 et 6 du livre de l'Exode (ch. 3) convergent dans l'idée que Yhwh était auparavant un dieu dont le nom était inconnu aux Hébreux.

Yhwh était donc à l'origine un dieu assez comparable au dieu égyptien Seth, un dieu des steppes, et un dieu guerrier. Des sceaux en forme de scarabées, trouvés dans le Néguev et en Juda figurent un personnage, probablement une divinité, domptant des autruches. Selon Othmar Keel et Christoph Uehlinger, il pourrait s'agir de représentations de Yhwh¹². Sa vénération par un groupe appelé Israël s'est sans doute faite via un groupe de nomades shasou vénérant Yhwh. Dans la tradition biblique la grande théophanie de Yhwh au Sinaï dans le livre de l'Exode garde peut-être quelques traces de mémoire sur la façon dont Yhwh est devenu le dieu d'Israël.

2) Yhwh comme dieu dynastique

Yhwh a dû être adopté comme dieu tutélaire par les premiers rois d'Israël, bien que les récits bibliques sur Saül, David et Salomon soient largement légendaires. Depuis quelques décennies, le nom de David semble être attesté dans une inscription de victoire d'un roi araméen se vantant d'avoir mis fin à la «maison de David», expression qui désigne le royaume de Juda¹³. L'ins-

¹² O. KEEL - C. UEHLINGER, *Dieux, déesses et figures divines. Les sources iconographiques de l'histoire de la religion d'Israël*, Paris: Cerf, 2001, pp. 142-144.

¹³ Cf. G. ATHAS, *The Tel Dan Inscription. A Reappraisal and a New Interpretation* (JSOTSup 360; Copenhagen International Seminar 12), London - New York: Sheffield Academic Press, 2003.

cription de Tel Dan, si son interprétation est juste, atteste alors qu'on a considéré David au VIII^e siècle avant notre ère comme le fondateur de la dynastie des rois judéens.

Cela me donne l'occasion de mentionner brièvement le site de Khirbet Qeiyafa en Judée qui a été récemment fouillé et qui a permis de faire de nombreuses découvertes importantes¹⁴. Ce site qui date en effet du X^e siècle prouverait, selon le responsable des fouilles Y. Garfinkel, l'existence de David. Or, il n'y a aucun élément que l'on puisse mettre en relation avec David: le prétendu centre administratif de David peut représenter n'importe quelle habitation (qui d'ailleurs n'est pas très grandiose). De plus, aucune preuve décisive n'a encore été apportée selon laquelle le site ferait vraiment partie du royaume de David. L'archéologue doit donc rester prudent, comme le philologue et l'historien. On peut cependant être relativement sûr, à la lumière de nos connaissances actuelles, que c'est aux alentours du X^e siècle que Yhwh devient un dieu dynastique.

Selon le récit biblique, c'est David qui fait transférer Yhwh à Jérusalem et c'est Salomon qui l'a transféré dans le temple. Auparavant, il est lié à «l'arche», c'est ainsi que l'on a pris l'habitude de traduire le mot hébreu 'arôn signifiant «boîte, coffre». Cette arche symbolise la mobilité de Yhwh, peut-être toujours lié à une montagne, lorsqu'il accompagne son «peuple» ou son «armée» en guerre. Plus tard, cette arche a été transformée par les auteurs bibliques en «arche de l'alliance» contenant les tables de la loi, et le premier livre des Rois constate d'une manière apologétique: «Il n'y a rien dans l'arche, sinon les deux tables de pierre déposées par Moïse à l'Horeb...» (1 R 8,9). Ce texte indique assez clairement que les tables de la loi sont venues se substituer à autre chose, peut-être une statue représentant Yhwh. Notons qu'à Khirbet Qeiyafa on a trouvé un objet qui pourrait tout à fait correspondre à une telle arche¹⁵.

¹⁴ Y. GARFINKEL - I. KREIMERMAN - P. ZILBERG, *Debating Khirbet Qeiyafa: A Fortified City in Judah from the Time of David*, Jerusalem: Israel Exploration society. the Hebrew University of Jerusalem, 2015.

¹⁵ Y. GARFINKEL et al., *Khirbet Qeiyafa* (voir n. 14.), p. 93s.

Lorsque Yhwh entre dans le temple de Jérusalem, il n'y est apparemment pas la seule divinité. C'est au moins ce que semble indiquer un petit texte poétique dont la version grecque en III Règles 8,53a se distingue d'une manière importante de la version hébraïque. Ces différences permettent, avec O. Keel¹⁶, de reconstruire le texte primitif comme suit:

Le Soleil (Shamash) l'a fait connaître depuis le ciel:
«Yhwh a dit qu'il voulait habiter dans l'obscurité.»

Cette reconstitution permet de conclure que le temple de Jérusalem fut d'abord un sanctuaire pour Shamash, dieu solaire et de la justice, avec qui Yhwh a cohabité un moment avant de reprendre les fonctions du dieu soleil et de se substituer à lui. Une cohabitation de deux divinités n'est pas sans parallèles. Ainsi, sur le cylindre de Nabonide de Sippar (i.8-ii.25), un texte où le roi Nabonide de Babylone (556-539 avant notre ère) décrit la restauration de trois temples, il est écrit: «Marduk m'a dit [...] construis Ehulhul et fais que Sin, le grand seigneur, y établisse sa résidence¹⁷.» Selon III Règles 8,53a, le dieu solaire informe Salomon que Yhwh veut habiter dans les «nuages épais», les «ténèbres», qui sont le domaine de Yhwh en tant que dieu de l'orage et de la guerre, comme l'atteste par exemple le Ps 18, au verset 10: «Il déploya les cieux et descendit, un épais nuage sous les pieds.»

3) Les cultes de Yhwh en Israël et en Juda

En tant que dieu dynastique, Yhwh a une particularité: il est vénéré en Israël, le «Royaume du Nord» et en Juda, le «Royaume du Sud». Cela s'explique sans doute par le fait que la confédération des tribus israélites est constituée de deux royaumes dont Israël a été le plus important jusqu'à sa disparition en 722.

¹⁶ O. KEEL, «Der salomonische Tempelweihspruch. Beobachtungen zum religionsgeschichtlichen Kontext des Ersten Jerusalemer Tempel», dans O. KEEL - E. ZENGER (ed.), *Gottesstadt und Gottesgarten. Zur Geschichte und Theologie des Jerusalemer Tempels*, Freiburg - Wien - Basel: Herder, 2002, pp. 9-22.

¹⁷ B. PAUL-ALAIN, «The Sippar Cylinder of Nabonidus», dans W. W. HALLO (ed.), *The Context of Scripture. Volume II: Monumental Inscriptions from the Biblical World*, Leiden - Boston - Köln: Brill, 2000, pp. 310-313, p. 311.

Un autre texte poétique du livre du Deutéronome peut fournir quelques indications sur la manière dont on a compris le rôle et la fonction de Yhwh: «Quand le Très-Haut donna aux nations leur patrimoine, quand il sépara les humains, il fixa le territoire des peuples suivant le nombre des fils d'Israël, car la part de Yhwh, c'est son peuple, Jacob est son patrimoine.» (Dt 32,8-9).

Il n'est pas évident de savoir qui est le Très-Haut (dans le contexte du Dt, on pensera sans doute à Yhwh qui est mentionné dans la suite) ni pourquoi un dieu fixe les territoires des nations selon le nombre des fils d'Israël ni pourquoi Jacob est le patrimoine de Yhwh.

Il est donc possible que les rédacteurs aient modifié une idée qu'ils ne jugeaient plus en conformité avec leurs options théologiques mais que l'on peut reconstruire en s'inspirant du texte grecque et d'un fragment du Deutéronome trouvé à Qumran. Le texte primitif peut alors être reconstitué comme suit:

Quand Elyon (le «Très haut») donna les nations en héritage, quand il répartit les hommes, il fixa les territoires des peuples suivant le nombre des fils d'El. En effet, la part de Yhwh est son peuple, Jacob est sa part attribuée¹⁸.

Ce texte met en scène une assemblée de divinités présidée par Elyon qui, au moment de la création et de l'organisation du monde, a attribué à chacun de ses fils un peuple. Elyon, bien attesté au premier millénaire avant notre ère, est soit le nom propre d'une divinité, soit un titre attribué au dieu El, président des panthéons cananéens, ce qui semble être le cas ici. Ce fragment mythique explique que El, qui, selon les textes d'Ugarit, a 70 fils, a organisé le monde en mettant chaque peuple sous le patronage d'un de ses fils. Le poème explique ainsi la diversité des peuples et de leurs dieux tutélaires. Yhwh est donc le dieu tutélaire d'Israël, comme Kamosh, le dieu des Moabites, ou Milkom, le dieu des Ammonites. Dans cette perspective, on pourrait même qualifier ces dieux de «frères». La même idée se reflète éga-

¹⁸ Pour une reconstruction similaire cf. J. JOOSTEN, «Deutéronome 32,8-9 et les commencements de la religion d'Israël», dans E. BONS - T. LEGRAND (éds), *Le monothéisme biblique. Evolution, contextes et perspectives* (Lectio Divina 244), Paris: Ed. du Cerf, 2011, pp. 91-108.

lement dans le Psaume 82 qui évoque des dieux qui se tiennent dans l'assemblée d'El (לֹא תִדְעֵב, v. 1) et qui sont tous appelés des fils d'Elyon (מַכְלֵךְ וַיִּלְע יִבְרֹ, v. 6).

Dans le Nord, dans le royaume d'Israël, proche des cités-états araméennes et phéniciennes, Yhwh a été vénéré comme un «ba'al», nom donné aux dieux de l'orage, particulièrement populaires et importants dans le Levant. Dans certains psaumes originaires du royaume du Nord, Yhwh ressemble beaucoup au Baal d'Ougarit, un petit royaume de Syrie fort prospère et important au XIII^e siècle avant notre ère. Ainsi Yhwh est-il appelé dans ces psaumes «chevaucheur des nuées», comme le Baal d'Ougarit. Le Psaume 29, qui vient probablement du Nord décrit clairement Yhwh comme un dieu de l'orage qui dompte les eaux comme le baal d'Ougarit¹⁹:

(3) La voix de Yhwh retentit sur les eaux [...] ; Yhwh est sur les grandes eaux. (4) La voix de Yhwh, avec puissance, la voix de Yhwh, avec magnificence, (5) la voix de Yhwh brise les cèdres ; Yhwh brise les cèdres du Liban, (6) il les fait bondir comme un taurillon, il fait bondir le Liban et le Siriôn comme un jeune buffle. (7) La voix de Yhwh fait jaillir des feux flamboyants. (8) La voix de Yhwh fait trembler le désert ; Yhwh fait trembler la sainte steppe²⁰. (9) La voix de Yhwh fait accoucher les biches, elle dépouille les forêts. Et dans son temple tout s'écrie: «Gloire!»

Ce psaume affirme la puissance de Yhwh, comparé, comme baal, à un jeune taureau, sur les eaux et la nature. C'est sans doute dans ce contexte qu'il faut comprendre la lutte acharnée du prophète Elie contre le culte de Baal dans le royaume d'Israël, décrite dans les livres des Rois. Il est possible que le roi Akhab et sa femme phénicienne Jézabel aient voulu faire d'un baal phénicien le dieu dynastique, ce qui a provoqué la révolte des milieux yahwistes du Nord. Le combat acharné dont Yhwh sortira vainqueur s'explique par le fait que le Baal Yhwh et le Baal phénicien avaient exactement les mêmes fonctions et compétences, du coup une cohabitation des deux dieux était impossible.

¹⁹ O. LORETZ, *Psalm 29: kanaanäische El- und Baaltraditionen in jüdischer Sicht* (Ugaritisch-biblische Literatur 2), Altenberge: CIS-Verlag, 1984

²⁰ La «steppe sainte» qui est également attestée à Ougarit dans le mythe de Shahr et Shalimu (dieux de l'aurore et du crépuscule) est devenue, dans le texte massorétique, le «désert de Qadesh».

Le cas est très différent avec El, le dieu suprême des panthéons cananéens, dieu sage, créateur du monde et des hommes, souvent représenté assis. On ne trouve dans les textes bibliques aucune polémique contre El ; il y a plutôt des textes d'identification qui disent que Yhwh est El. Cette évolution est sans doute apparue dans le Sud. En Juda, où il avait été identifié à Shamash, Yhwh fut imaginé comme un dieu du type d'El trônant sur les chérubins dans le temple de Jérusalem.

Qu'en était-il de la représentation de Yhwh? Pour Israël, le royaume du Nord, il semble assez clair que Yhwh fut, comme Baal d'Ougarit, représenté d'une manière bovine mais peut-être aussi d'une manière anthropomorphe.

Lorsque les Assyriens s'emparent du royaume d'Israël et détruisent la capitale Samarie en 722, ils évoquent dans une inscription royale la déportation «des dieux en qui ils [les Israélites] se fiaient», ce qui fait évidemment allusion à la pratique courante de déporter les statues divines des peuples soumis. Dans la Bible, le livre attribué au prophète Osée critique souvent «le veau de Béthel», ce qui indique que Yhwh fut vénéré dans ce sanctuaire sous forme bovine.

S'il y avait des statues de Yhwh dans les temples du Nord, il est logique que cela fût aussi le cas à Jérusalem, bien que cette idée soit souvent contestée d'une manière virulente. La vision du prophète Esaïe (au chapitre 6 du livre) qui voit Yhwh assis dans son sanctuaire s'explique de la meilleure façon à partir d'une statue d'un Yhwh trônant sur les chérubins. Des psaumes qui évoquent l'ouverture des portes du temple pour que Yhwh puisse y entrer présupposent apparemment la procession d'une statue, et le désir exprimé dans d'autres prières de pouvoir contempler la face de Yhwh a peut-être un contexte tout à fait concret, à savoir le souhait d'être admis dans le Saint des Saints pour voir la statue du dieu d'Israël. Certes, il n'y a pas de preuve matérielle d'une telle statue et l'historien doit rester prudent dans ses affirmations, mais il me semble que dans les reconstructions de l'histoire de Yhwh existent encore des censures conscientes ou inconscientes qu'il nous faut dépasser²¹.

²¹ Pour plus de détails, cf. T. RÖMER, «Y avait-il une statue de Yhwh dans le premier temple? Enquêtes littéraires à travers la Bible hébraïque», dans *Asdiwal* 2, 2007, pp. 41-58.

C'est aussi le cas pour la question d'une déesse associée à Yhwh, sa parèdre. Les textes bibliques mentionnent à plusieurs reprises une «ashéra» associée à Yhwh, et certains rois judéens sont critiqués par les rédacteurs des livres des Rois pour avoir installé une «ashéra» dans le temple de Jérusalem. Revenons encore une fois aux graffiti de Kuntillet Ajrud, qui conservent également des formules de bénédiction par «Yhwh et son Ashéra». Une inscription comparable a été trouvée à Khirbet el-Qom, à 13 kilomètres à l'ouest d'Hébron, à peu près contemporaine des textes de Kuntillet Ajrud: «Ouriyahou, le riche l'a écrit: Béni soit Ouriyahou par Yhwh, de ses ennemis il l'a sauvé par son Ashérah»²². L'identité de la fameuse «Ashérah» est encore discutée ; certains y voient un sanctuaire de Yhwh déifié²³, mais cette idée n'explique pas bien certains textes critiquant la vénération de Yhwh. Il est plus simple de considérer Ashérah, bien attestée comme déesse et épouse du dieu El à Ougarit, comme parèdre de Yhwh, identifié à El, laquelle avait également sa place dans le temple de Jérusalem et sans doute dans d'autres sanctuaires. De toute façon, les textes bibliques attestent très clairement la vénération d'une déesse à Jérusalem appelée «Reine du Ciel» (Jr 44), déesse qui est peut-être à identifier avec Ashéra. La contestation du fait que Yhwh ait eu une épouse à l'époque de la monarchie judéenne est souvent menée d'une manière assez virulente, et l'on a l'impression qu'elle cache parfois des raisons idéologiques ou théologiques.

4) La transformation de Yhwh en dieu UN

Dès la fin du IX^e siècle, les Assyriens tentent d'affermir leur suprématie aussi sur le Levant. Les rois d'Israël s'engagent avec des alliés araméens dans des campagnes anti-assyriennes qui se soldent cependant par un échec. D'abord amputée d'une partie importante de son territoire, Samarie est prise par les Assyriens en 722, et le royaume d'Israël intégré dans le système des

²² Ces inscriptions et les textes bibliques sont discutés dans J. M. Hadley, *The Cult of Asherah in Ancient Israel and Judah: Evidence for a Hebrew Goddess* (University of Cambridge Oriental Publications 57), Cambridge: Cambridge University Press, 2000.

²³ B. SASS, «On epigraphic Hebrew 'ŠR and *'ŠR, and on Biblical Asherah*», dans *Transeuphratène* 46 (Mélanges André Lemaire III), 2014, pp. 47-66.

provinces assyriennes. Le culte de Yhwh a certainement continué dans le territoire de l'ancien royaume d'Israël, mais nous n'avons presque aucune information sur la situation religieuse dans le territoire de l'ancien royaume d'Israël jusqu'à l'époque perse, puisque l'historiographie biblique, dans les livres de Samuel-Rois et dans les Chroniques, présente les événements à partir d'une perspective sudiste.

En Juda, la défaite du «grand frère» dans le Nord a sans doute provoqué des attitudes diverses. N'était-ce pas un signe que les dieux des Assyriens étaient plus forts que Yhwh et le petit panthéon d'Israël? Il est cependant aussi possible que très vite se soit installé chez les Judéens le sentiment d'être le vrai peuple de Yhwh, le vrai Israël. Ce sentiment s'est sans doute renforcé lors du siège de Jérusalem en 701 que les Assyriens interrompent pour des raisons peu claires. La fin du royaume du Nord coïncide avec l'importance grandissante de Jérusalem durant le VII^e siècle avant notre ère. Cette importance prise par Jérusalem est une des raisons de la centralisation du culte de Yhwh par le roi Josias vers 622 avant notre ère qui, selon le récit biblique, fait du temple de Jérusalem le seul lieu du culte sacrificiel légitime, en détruisant ou fermant tous les autres lieux de culte yahwistes, et abolit à Jérusalem tous les objets ou lieux servant à la vénération d'autres divinités.

Il est fort possible, et cette idée est largement partagée, que la première version du livre du Deutéronome a été rédigée dans ce contexte pour accompagner cette nouvelle vision de Yhwh. L'ouverture du livre du Deutéronome primitif s'est sans doute trouvée en Dt 6,4-5, le fameux «Shema' Yisraël»: «ÉCOUTE, Israël! Yhwh est notre Dieu. Yhwh est UN. 5 Tu aimeras Yhwh ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force.»

Plusieurs termes sont importants pour notre enquête:

Cette affirmation de l'unité de Yhwh doit d'abord être comprise comme l'affirmation de l'unité du *culte* yahwiste. Le Deutéronome primitif s'oppose en effet à la pluralité des lieux de culte et à la pluralité des manifestations du divin en prônant un lieu de culte *unique* (cf. Dt 12,13-18). Le «vrai» Yhwh est donc le Yhwh de Jérusalem, on ne peut vénérer d'autres manifestations de Yhwh, comme celles attestées par exemple à Kuntillet

Ajrud. Cette idée de la réforme de Josias se retrouve d'ailleurs dans un graffito de Khirbet Beit Lei, un site à 8 kilomètres à l'est de Lakish, datant probablement du VII^e siècle avant notre ère. On peut déchiffrer cette inscription (apparemment tracée dans le noir) comme suit: «Yhwh est le dieu de tout le pays (de toute la terre), les montagnes de Juda appartiennent au dieu de Jérusalem²⁴.» On affirme donc que le Yhwh de Jérusalem est le dieu de tout le pays, et qu'il n'y a pas d'autre Yhwh. Est-ce que le Yhwh UN de Dt 6,4 signifie déjà le monothéisme? Apparemment pas, car le Deutéronome met fréquemment en garde contre les autres dieux, sans néanmoins contester l'existence des autres divinités. Ce qui lui importe c'est l'exclusivité de la vénération de Yhwh.

5) Du dieu UN au dieu UNIQUE

L'événement décisif pour la transformation de Yhwh en un dieu unique, nous l'avons dit, fut la destruction de Jérusalem en 587 seulement une cinquantaine d'années après la fameuse réforme de Josias. Cette destruction s'accompagnait de la dispersion géographique des Judéens entre la Palestine, Babylone et l'Égypte d'abord, régions auxquelles s'ajoutèrent assez vite l'Asie Mineure et le bassin méditerranéen. L'absence d'un roi, d'un temple en fonction et d'un pays autonome rendait impossible la vénération de Yhwh comme un dieu national ou tutélaire de la royauté. Ainsi que le montre la deuxième partie du livre d'Ésaïe, beaucoup de Judéens avaient alors pensé que le «bras de Yhwh» était bien court, et qu'il fallait sans doute se chercher d'autres dieux auxquels se vouer. C'est, paradoxalement, dans cette situation de crise que différents groupes issus du clergé et d'anciens hauts fonctionnaires de la cour conçoivent différents modèles explicatifs pour surmonter la crise et inventer une nouvelle façon de comprendre la relation entre Yhwh et Israël. C'est par différents écrits, ceux qui constituent le Pentateuque, mais aussi ceux qui sont à l'origine des «Prophètes» que se construit un monothéisme, qui posera vite des problèmes théologiques,

²⁴ A. LEMAIRE, «Prières en temps de crise: les inscriptions de Khirbet Beit Lei», dans *RB* 83, 1976, pp. 558-568.

comme la question de l'origine du mal ou celle de la gestion des fonctions «féminines» attribuées traditionnellement aux déesses. Du coup, on voit apparaître le satan et d'autres anges, ainsi que des substituts pour la déesse, comme la Sagesse. Comme l'a dit mon collègue Pierre Gibert: «le monothéisme est très difficile à penser²⁵». Notons encore que ce monothéisme ne s'est pas imposé d'un coup comme le montre la communauté judéenne à Eléphantine, île du Nil qui vénère encore à l'époque perse Yahô accompagné d'une déesse (Anat) et peut-être de leur fils Ashim-Béthel²⁶.

En faisant, dans le Pentateuque, de Moïse le médiateur exclusif de toutes les lois de Yhwh, le judaïsme naissant invente la séparation entre le pouvoir politique et la pratique religieuse, puisque cette dernière n'a plus besoin ni d'un pouvoir royal, politique, ni d'un territoire spécifique. Ainsi le judaïsme peut fonctionner comme une religion de diaspora. La transformation de Yhwh en dieu unique est achevée par le refus du judaïsme de l'appeler par son nom et, surtout, par la traduction de la Torah en grec, ce qui permet alors au monde entier (vu de la perspective gréco-romaine) de le découvrir.

Ainsi l'invention de Dieu couvre à peu près un millénaire durant lequel on peut reconstruire la transformation de Yhwh, dieu du désert, en un dieu de l'orage, un dieu national et finalement un dieu unique. Je le concède, très volontiers, nombre de ces reconstructions restent hypothétiques et peuvent et doivent être critiquées. Néanmoins, à la lumière des sources dont nous disposons actuellement, c'est une reconstruction qui me semble pertinente. Elle reflète ma conviction profonde qu'il faut aborder les textes bibliques et le dieu dont ils parlent avec les mêmes méthodes et la même rigueur que nous utilisons pour d'autres textes religieux de l'Antiquité. Bien sûr, il n'existe pas d'objectivité absolue et nous avons, tous, nos présupposés idéologiques dont il faut être conscient. Je reste cependant décidément «mo-

²⁵ P. GIBERT, «Le monothéisme est très difficile à penser!», dans *Le Monde de la Bible* 124, 2000, pp. 50-51.

²⁶ G. GRANERØD, «The former and future temple of YHW in Elephantine: a traditio-historical case study of ancien Near Eastern antiquarianism», dans *ZAW* 127, 2015, pp. 63-77.

derne», et ne peut accepter une déconstruction postmoderne selon laquelle toutes les opinions et reconstructions se valent. La tâche de l'historien est de faire découvrir les contextes historiques dans lesquels les textes religieux et les représentations du divin ont vu le jour. Cette approche historique est le meilleur outil pour contrer les fondamentalismes et les fanatismes qui menacent aujourd'hui les trois religions monothéistes, mais pas seulement celles-ci.

Situer les textes bibliques dans l'histoire ne veut pas dire les prendre comme des textes «historiques». Un grand nombre de textes, notamment du Pentateuque, sont des mythes. Le terme de mythe a souvent une connotation négative, voire péjorative. Reste qu'au sens strict, les mythes ne sont pas des fantaisies arbitraires, mais des récits qui expliquent l'existence de telle coutume, rite, institution, construisant en cela du sens et devenant fondateurs d'identité. Mais les mythes peuvent aussi conserver des «traces de mémoire» pour reprendre encore une fois cette expression chère à l'égyptologue Jan Assmann²⁷.

Ainsi le titre «L'invention de Dieu» peut aussi se lire comme l'invention de dieu par l'auteur de ces lignes. Cette invention se veut cependant aussi rigoureuse que possible, bien que le travail du philologue et de l'historien ait également une composante ludique: il faut examiner, comme une énigme policière, les différentes données parfois contradictoires pour rassembler les différentes pièces d'un puzzle, avec, comme le disait le père Lagrange, toutes les méthodes de la critique que nous avons à notre disposition. Les générations à venir construiront un autre puzzle avec davantage de pièces car je suis convaincu que les archéologues nous réserveront encore de nouvelles découvertes et surprises. J'ose espérer que ma reconstruction aura apporté quelques éléments à notre connaissance sur le dieu des trois religions monothéistes qui garde et gardera encore pour longtemps de nombreuses facettes mystérieuses.

²⁷ J. ASSMANN, *Moïse l'Égyptien. Un essai d'histoire de la mémoire* (Collection historique), Paris: Aubier, 2001.